

Le Point de Godron

Par Chantal Lecours

« Je me trompe ou ça sent le saumon ici... », dit un technicien en déroulant le ruban jaune des scènes de crime pour former un périmètre de sécurité autour de la chambre 318 du CHSLD Saint-Jacques, situé sur la rue Saint-Urbain à Montréal. Les autres techniciens qui prenaient des photos et qui collectaient des objets dans des sacs s'arrêtèrent pour humer l'odeur dans la pièce. S'ensuivit une discussion animée dont aucun mot n'échappa au sergent Michel Malo, responsable des enquêtes au poste de quartier 21 du SPVM. Le CHSLD Saint-Jacques était sous le choc de la macabre découverte faite le matin même: madame Françoise Champigny, 78 ans, gisait morte dans son lit, son cadavre ensanglanté portait de nombreux coups mortels. Toutes les issues de l'établissement étaient barricadées, et seul le renfort policier pouvait pénétrer dans l'immeuble. Tous, sans exception, étaient interrogés avant de pouvoir quitter les lieux: la directrice du centre hospitalier, madame Ginette Lafrance, les autres membres de l'administration, le personnel soignant, la coiffeuse, les employés de la cuisine et ceux de l'entretien ménager, les bénévoles, les dames de compagnie et les visiteurs. Les policiers recherchaient le moindre indice qui pourrait les éclairer sur cette sordide affaire. Vers 19 h, le sergent Malo fit signe à Florence Saint-Germain de venir le rejoindre.

- Rentrez, agente Saint-Germain, il se fait tard. Rendez-vous demain matin à mon bureau pour faire le point.

La jeune recrue remercia son chef et sortit du CHSLD. Elle n'avait qu'une seule idée en tête durant le trajet qui la ramenait au poste de police : s'immerger dans sa baignoire remplie

d'eau chaude une fois rendue à la maison. Arrivée au poste, Florence se dirigea au vestiaire et troqua ses habits de policière pour ses habits civils. Elle mit son manteau et son foulard et ressortit rapidement du poste. Elle monta dans sa voiture et fila à la maison. Elle trouva facilement un stationnement et s'engouffra dans son immeuble. Elle ouvrit la porte de son condo, enleva son manteau et son foulard qu'elle déposa sur son divan. Elle réchauffa un plat surgelé au micro-ondes, pendant qu'elle faisait couler l'eau dans son bain, y jetant une pincée de sel de mer. La jeune femme soupa rapidement et se dirigea dans sa chambre. Elle enleva ses vêtements qu'elle déposa négligemment sur sa chaise en rotin. Elle tamisa la lumière de la salle de bain et se plongea dans sa baignoire pour évacuer le stress accumulé durant la journée. La magie opérait chaque fois. Au bout d'un long moment, Florence sortit du bain, s'essuya et revêtit son peignoir blanc. Elle alla s'allonger sous sa couette de duvet d'oie, les mains derrière la tête, les yeux fermés. Au bout d'un certain moment, l'histoire de Michel Cadotte lui revint en mémoire. Elle se dit qu'il serait bien de se lever pour faire une recherche sur Internet à ce sujet, mais les bras de Morphée la retinrent dans son lit. Florence s'endormit dans le confort de son petit appartement, au cœur de l'interminable hiver montréalais.

Le lendemain matin, Florence arriva au poste de quartier 21 avec trois cafés et trois muffins achetés à la commande à l'auto d'un *Tim Hortons*. Elle fonça au vestiaire, troqua ses habits civils pour ses habits policiers. Elle en ressortit, passa devant le bureau de Diane, la secrétaire du sergent Malo, et y déposa un café et un muffin *Explosion de fruits*. L'employée la remercia d'un signe de la main tout en continuant de parler au téléphone. Au moment où Florence s'apprêtait à cogner à la porte du bureau du Sergent Malo, l'agent Hugo Hamel

passa en lui faisant un clin d'œil. Jusqu'à présent, la policière de 33 ans avait toujours trouvé des excuses pour refuser les invitations à sortir de son collègue, même si elle le trouvait plutôt séduisant. Elle pensait qu'il était plus raisonnable de ne pas mêler travail et histoires de cœur. Elle cogna finalement à la porte de son chef qui lui dit d'entrer. Elle ouvrit la porte.

- Ah, Florence, vous voilà!

- Bonjour, sergent Malo!

- Assoyez-vous, je vous prie, et merci pour le petit-déjeuner!

En déposant les cafés et les muffins sur le bureau du sergent Malo, Florence aperçut des impressions d'articles de journal sur l'affaire Michel Cadotte, ce qui la fit se sentir coupable de ne pas avoir fait la recherche. Elle aurait aimé impressionner son chef qui commença la réunion.

- Le mardi 4 février 2020 à 6 h 07 du matin, madame Françoise Champigny, 78 ans, est trouvée morte dans son lit de la chambre 318, au troisième étage du CHSLD Saint-Jacques, 3552 rue Saint-Urbain, à Montréal, par la préposée aux bénéficiaires qui effectue une dernière tournée avant la fin de son quart de travail à 7 h. Le corps et les organes internes portent de très nombreuses blessures faites par un objet pointu qui mesurerait environ 35 centimètres de longueur et sept millimètres de diamètre, selon le rapport du médecin légiste qui a fait l'autopsie, le docteur Jean Bilodeau. Paradoxalement, le corps ne porte aucune marque de défense.

- La victime était-elle inconsciente au moment du meurtre? Ou droguée?

- Excellente question, agente Saint-Germain. Nous attendons le rapport des analyses sanguines. Aussi, de nombreuses ecchymoses de différentes couleurs ont été observées sur les bras de la victime. Elles ont donc été faites à des moments différents dans le temps,

mais sont toutes antérieures au meurtre. Madame Champigny ne prenait pas de médicament anticoagulant pour éclaircir le sang, du genre Coumadin, et selon le docteur Bilodeau, elle était probablement victime de mauvais traitements...

- Pauvre dame...

- Michel Cadotte, ça vous dit quelque chose?

- Oui, sergent Malo. Hier, je voulais faire une recherche à ce sujet, mais je me suis endormie...

- Ne vous en faites pas, Florence. Hier, j'avais demandé à Diane d'imprimer des articles à ce sujet, et je les ai lus tôt ce matin. En février 2019, donc, Michel Cadotte, 57 ans, a été déclaré coupable d'homicide involontaire sur la personne de sa femme, madame Jocelyne Lizotte, 60 ans, au palais de justice de Montréal. Il l'avait tuée en l'étouffant avec un oreiller le 20 février 2017.

Le sergent Malo prit une des feuilles éparpillées sur son bureau et lut un passage d'un article du journal Le Devoir¹:

La maladie d'Alzheimer avait complètement fait perdre son autonomie à madame Lizotte. Elle ne reconnaissait plus personne, elle ne pouvait manger que des aliments en purée et, en raison de son errance, elle devait être retenue par contention sur une chaise gériatrique toute la journée.

Le sergent Malo redéposa l'article sur son bureau.

- Le couple était marié depuis 19 ans. Monsieur était aidant naturel depuis près de dix ans.

¹ Pineda, Ameli, « Meurtre par compassion : Michel Cadotte déclaré coupable d'homicide involontaire », 23 février 2019, <https://www.ledevoir.com/societe/548529/verdict-michel-cadotte>

Il a déclaré avoir voulu mettre fin aux souffrances de sa femme. Ce serait en quelque sorte un meurtre par compassion, mais ce terme n'est pas reconnu en droit criminel.

- De mémoire, je crois que Monsieur Cadotte avait fait une demande d'aide à mourir au nom de sa femme ?

- Oui, tout à fait, mais elle avait été refusée, madame n'étant pas en mesure d'y consentir.

- Je crois que la défense avait fait valoir que l'accusé était déprimé au moment de commettre les faits.

- Il semble que les jurés ont adhéré à cette thèse. Enfin! En ce qui nous concerne, inutile de dire que nous n'avons pas affaire à un meurtre par compassion!

- C'est le moins qu'on puisse dire, sergent Malo!

- Madame Champigny habitait le CHSLD depuis cinq ans, souffrait de la maladie d'Alzheimer à un stade avancé, qui ressemble à la condition de feu Jocelyne Lizotte. Elle était veuve depuis douze ans, n'avait pas d'enfant, pas de famille proche connue du personnel. Il semble qu'elle ne recevait jamais de visite. Elle n'avait aucun héritage, ses économies ayant servi à payer la résidence privée où elle habitait auparavant. Rien d'autre à signaler pour l'instant.

- Mais qui aurait bien pu vouloir assassiner cette pauvre vieille dame?

- Le mystère demeure entier, Florence, d'autant plus qu'aucune piste ne ressort des multiples entrevues que notre équipe mène depuis hier matin. Des agents regardent les enregistrements des caméras de surveillance. Malheureusement, il n'y a pas de caméras dans les chambres.

- Que puis-je faire pour faire avancer l'enquête, sergent Malo?

- Je vous confie l'analyse de la copie du registre des présences des visiteurs dans

l'établissement. La voici.

Florence prit le document qu'on lui tendait.

- Le registre se trouve à l'entrée du bâtiment, au rez-de-jardin, sur un comptoir derrière lequel est assis un agent de sécurité qui invite chaque visiteur entrant au CHSLD à signer son nom et à mettre ses initiales à la sortie. De plus, le visiteur doit inscrire son heure d'arrivée, son heure de départ, et le numéro de la chambre du résident visité. Les données remontent jusqu'au 1^{er} janvier 2019. Bien que ce système ne soit pas parfait, l'analyse du registre pourrait mener à des pistes. Sur le dessus du document, j'ai mis un *post-it* avec les coordonnées du conseiller en milieu de vie responsable des résidents, monsieur Patrick Paquin. La directrice du CHSLD, madame Ginette Lafrance, m'a affirmé qu'il connaissait bien la plupart des résidents ainsi que les familles, et pourrait nous être d'une aide précieuse. Il travaille aujourd'hui jusqu'à 16 h, mais je lui ai demandé de rester joignable sur son cellulaire après le travail. Rendez-vous à mon bureau à 17 h pour faire le point.

Le sergent Malo se leva, signifiant du même coup la fin de la réunion. Florence l'imita et se dirigea vers la porte.

- Oh, Florence! J'allais oublier!

Florence se retourna et regarda son chef.

- Comme si nous n'en avions pas suffisamment sur les bras, la voisine de la victime, la résidente de la chambre 317 manque à l'appel depuis hier! La pauvre dame a dû errer et tromper la vigilance du personnel dans tout le brouhaha. Elle ne peut pas être allée bien loin avec toute la présence policière. Peu avant votre arrivée, j'ai confié ce dossier à l'agent Hugo Hamel. À l'heure qu'il est, lui et son équipe ont peut-être déjà trouvé la vieille dame.

- Elle est peut-être sortie du CHSLD?

- Ce serait étonnant, toutes les issues du bâtiment sont surveillées, mais on ne sait jamais...

- J'espère qu'elle n'est pas perdue dehors avec ce froid...

- Allons, je suis certain que nous la retrouverons aujourd'hui.

- Oui, sergent Malo.

Florence quitta son chef, marcha dans le corridor, pénétra dans son bureau puis referma la porte. Elle déposa l'épais document sur sa table de travail et s'assit. Elle alluma son portable et ouvrit un nouveau document dans *Word*. Elle y inséra un tableau avec plusieurs colonnes. Elle commença à éplucher la copie du registre page après page. Elle inscrivait le numéro des chambres en haut des colonnes et les noms des visiteurs dans les colonnes. Au fur et à mesure, Florence surlignait en jaune les noms sur la copie du registre. Elle constata que les mêmes noms revenaient souvent, et les gens avaient tendance à visiter les résidents les mêmes jours et aux mêmes heures. Le travail colossal absorbait Florence qui ne vit pas le temps passer. Sur le coup de midi, ressentant la faim, elle s'acheta un sandwich dans une machine distributrice qu'elle engloutit rapidement. Elle se remit aussitôt à la tâche et finit le boulot vers 15 h 15. Des questions lui trottaient dans la tête. Elle eut l'idée d'appeler Patrick Paquin, mais elle décida d'aller au CHSLD pour le rencontrer en personne. Elle sortit de son bureau, avisa Diane de son départ et précisa qu'elle serait à l'heure pour le rendez-vous avec le sergent Malo. Arrivée au CHSLD, Florence entra dans l'immeuble et demanda à l'agent de sécurité l'emplacement du bureau de Patrick Paquin. Il était situé au rez-de-chaussée, comme la plupart des bureaux du personnel administratif. Arrivée à destination, Florence n'eut pas besoin de cogner à la porte. Patrick Paquin vint à sa rencontre quand il la vit dans le cadre de porte.

- Vous devez être Florence Saint-Germain, je suppose, demanda-t-il en tendant la main.

- Oui, c'est bien cela, répondit Florence en retournant la poignée de main.
- Je m'attendais à vous parler au téléphone.
- Ma visite ne vous dérange pas, j'espère?
- Pas du tout, venez, assoyez-vous. Voulez-vous une bouteille d'eau? Un café?
- Non, merci.

Monsieur Paquin et Florence prirent place à une petite table en rond. L'homme prit la parole en premier.

- Nous sommes tous très bouleversés des événements. C'est le *free for all* ici comme on dit! Si je puis être d'une quelconque utilité...

- Oui, justement, écoutez, j'aimerais vous poser quelques questions. J'ai étudié la copie du registre des visiteurs dans l'établissement, et j'ai trouvé deux particularités. Premièrement, il y a une dame du nom de Maria Murillo qui venait régulièrement visiter les résidents des chambres 102, 107, 235, 321 et 415, mais qui a cessé abruptement ses visites le 11 décembre 2019. La connaissiez-vous?

- Maria Murillo, bien sûr! Elle travaillait ici comme dame de compagnie depuis trois ans, mais elle a décidé de démissionner, et nous avons respecté son choix. Je... Enfin... C'est un peu délicat... Il y avait des tensions entre elle et d'autres membres du personnel soignant, et elle a choisi de quitter. Par ailleurs, c'était une dame de compagnie très appréciée des familles qui l'engageaient. Je n'ai eu que de bons commentaires à son sujet.

- Avez-vous ses coordonnées?

- Sûrement, attendez... Il faudrait que je regarde dans mon ordinateur...

Florence crut déceler un peu de nervosité chez son interlocuteur.

- Allez-y. Je vous attends.

Monsieur Paquin se leva, fit une recherche sur son ordinateur, et griffonna les coordonnées de Maria Murillo sur un papier qu'il tendit à Florence en revenant vers elle.

- Avez-vous d'autres questions?

- Oui, assoyez-vous je vous prie.

Monsieur Paquin se rassit, semblant contenir un léger agacement.

- Je vous écoute.

- Eh bien, sur le registre, un nom est apparu une seule fois, Johnny Adani, le 29 janvier 2020, et cette personne n'a indiqué aucun numéro de chambre. Ce nom vous dit quelque chose?

- Johnny Adani?

- Oui.

- Johnny Adani... Attendez... Non, je suis désolé. Ce nom ne me dit rien, mais je peux faire une recherche et vous revenir là-dessus.

- Oui, certainement.

Florence regarda sa montre qui indiquait 16 h 10. Elle se leva, remercia Patrick Paquin en lui tendant sa carte d'affaire.

- Si quelque chose vous revenait sur Maria Murillo, sur Johnny Adani ou sur quoi que ce soit d'autre, s'il vous plaît, contactez-moi.

- Bien sûr, agente Saint-Germain. Comptez sur moi.

Florence sortit du bureau et se dirigea vers les deux ascenseurs. Elle monta dans celui de gauche qui arriva en premier. Soudain, elle eut l'idée d'aller revoir la chambre 318. Au lieu d'appuyer sur le bouton RJ, elle appuya sur le 3. Arrivée au troisième étage, elle se dirigea vers la chambre 318. Dans le corridor, elle vit des résidents aux regards hagards, d'autres

tenant des poupées dans leurs bras. Elle passa sous les rubans jaunes et pénétra dans la chambre 318. La vision du cadavre ensanglanté lui revint en mémoire et elle eut des frissons. L'odeur de saumon de la veille avait disparu.

- Tu t'ennuyais de moi?

Florence sursauta, se retourna et vit l'agent Hugo Hamel dans le cadre de porte.

- Excuse-moi, je ne voulais pas te faire peur, dit-il.

Florence sortit de la chambre.

- Je suis venue discuter avec Patrick Paquin au lieu de lui téléphoner.

- Le sergent Malo m'a chargé de retrouver la disparue, madame Dubé.

- Je sais, il me l'a dit ce matin. J'en déduis qu'elle manque toujours à l'appel?

- Malheureusement, oui, soupira l'agent Hamel, en se dirigeant machinalement vers la chambre 317. Il y entra, et Florence le suivit. Elle jeta un coup d'oeil rapide, et la chambre lui semblait en ordre. Elle aperçut un tricot bleu posé sur le rebord de la fenêtre et sourit. Elle avait le même passe-temps.

- Il est 16 h 35. Je crois qu'on devrait retourner au poste, dit Hugo.

- Oui, allons-y.

Florence regarda de nouveau le tricot. Quelque chose clochait... Elle haussa les épaules. Hugo sortit de la chambre, suivi de Florence. Les deux agents marchèrent vers les ascenseurs, Hugo devant. Soudain, Florence s'écria:

- Attends, Hugo! Reviens!

Les deux agents retournèrent dans la chambre 317 et Florence se dirigea vers la fenêtre.

- Regarde, Hugo!

- Quoi?

- Le tricot!

- Le tricot?

- Oui!

- Euh...

- Moi, je tricote, Hugo.

- Ah oui? Ma mère aussi!

- Regarde bien! Tu ne trouves pas qu'il manque quelque chose?

- Je connais rien au tricot!

- Regarde! Le tricot est monté sur une aiguille.

- Oui!

- On tricote avec combien d'aiguilles habituellement?

- Deux!

- Vois-tu l'autre aiguille?

- Non!

- Habituellement, elle est plantée dans la pelote de laine, mais elle n'est pas là!

Florence se mit à chercher l'autre aiguille partout. Elle regarda sous le lit, sous les meubles, dans les armoires et les tiroirs. Rien!

- Pourquoi est-ce si important?

- La victime a été tuée avec un objet pointu qui mesurerait environ 35 centimètres de longueur et sept millimètres de diamètre. Ça ressemble drôlement à cette aiguille, tu ne trouves pas?

- Tu crois que le meurtrier aurait pu prendre l'aiguille dans la chambre 317 pour aller tuer madame Champigny dans la chambre 318?

- Pourquoi pas?

- Bonne hypothèse!

L'agent Hamel fit immédiatement venir un technicien pour prendre la pièce à conviction et l'envoyer au laboratoire. Ensuite, il demanda d'établir un périmètre de sécurité autour de la chambre 317, et il ordonna une fouille systématique. Il fut convenu avec le personnel que si la dame était retrouvée, on l'installerait dans une autre chambre jusqu'à nouvel ordre. Pendant ce temps, Florence appelait Diane pour l'avertir d'un possible retard.

Florence et Hugo arrivèrent à 17 h 10 dans le bureau de leur chef et prirent place sur les deux fauteuils en face du bureau du sergent Malo qui prit immédiatement la parole.

- Belle prise, agente Saint-Germain. J'ai laissé un message au docteur Bilodeau de vérifier si l'aiguille envoyée au labo aurait pu causer les lésions objectivées sur le cadavre de la victime.

- Merci, sergent Malo.

- Bravo, Florence!

- Merci d'avoir fait le nécessaire Hugo.

- Bien! Nous avons reçu les résultats des tests sanguins. Ils montrent une concentration très élevée de lorazépam dans le sang de la victime, environ cinq à sept fois la dose habituelle. Le lorazépam, aussi appelé Ativan, est un médicament de la famille des benzodiazépines, qui est généralement administré pour soulager l'anxiété. À des doses élevées, il peut causer de la somnolence, et même une détresse respiratoire. Selon le rapport du docteur Bilodeau, la victime était probablement très somnolente, voire inconsciente, au moment du meurtre, c'est pourquoi elle ne pouvait ni crier ni se débattre.

- Trouve-t-on ce médicament au CHSLD?

- Oui, agente Saint-Germain. On en retrouve effectivement au CHSLD, et il y en a même dans l'armoire du petit local servant de pharmacie au troisième étage. Il y a des doses d'Ativan sublingual, c'est-à-dire du lorazépam qu'on administre sous la langue du patient. Le médicament fond dans la bouche, est absorbé par la muqueuse buccale et agit rapidement, sans que le patient ne doive l'avaler.

- Le meurtrier aurait donc pu s'y approvisionner...

- C'est plausible...

- Le meurtrier fait-il partie du personnel soignant?

- Tout est possible, d'autant plus que l'aiguille à tricoter est notre première piste sérieuse.

La fouille de la chambre 318 a donné lieu à des trouvailles plutôt hétéroclites: une pièce de monnaie de 25 cents, une boîte de conserve de saumon ouverte et une cuillère déposées sur une table.

- Les techniciens avaient d'ailleurs relevé une odeur de saumon hier matin!

- Effectivement! Ce qui est étrange, c'est que madame Champigny mangeait des aliments en purée à la cuisine avec l'aide d'une préposée. Elle n'avait pas l'habitude de manger dans sa chambre.

- La boîte de conserve a peut-être été oubliée par un membre du personnel?

- Peut-être...

- La pièce de monnaie a peut-être été retrouvée par un employé de l'équipe du ménage qui l'aurait déposée sur la table?

- Possible... De votre côté, agente Saint-Germain?

- J'ai épluché la copie du registre des visiteurs et deux noms ont attiré mon attention: Maria

Murillo et Johnny Adani. Maria Murillo est une dame de compagnie qui a soudainement démissionné, selon Patrick Paquin qui me semblait un peu sur ses gardes en m'en parlant.

- Intéressant.

- Il m'a quand même transmis ses coordonnées que voici.

Florence tendit un papier à son supérieur.

- Continuez.

- Le nom de Johnny Adani n'apparaît qu'une seule fois sur le registre, ce qui est inhabituel.

Monsieur Paquin ne le connaît pas. Ce visiteur n'a pas indiqué de numéro de chambre. C'est peut-être un oubli de sa part ou il ignorait le numéro de chambre de la personne qu'il voulait visiter.

Florence tendit un autre papier au sergent Malo.

- Excellent! Je fais le nécessaire pour fixer un rendez-vous à Maria Murillo demain et je lance les recherches pour trouver tous les Johnny Adani de Montréal. Agent Hamel, j'ai lancé un avis de recherche pour retrouver madame Dubé. Je crains maintenant le pire...

- Oui, chef.

- Sergent Malo?

- Oui, agente Saint-Germain?

- Et si madame Dubé avait été tuée? Ou enlevée?

- Une deuxième victime? Tout est possible... Dans le cas d'un double meurtre, pourquoi avoir emporté un seul cadavre? Dans le cas d'un enlèvement, pourquoi le meurtrier se serait embarrassé d'une personne démente dans sa fuite?

- Aurait-elle été témoin du meurtre? Le tueur a peut-être voulu s'en débarrasser?

- Une personne démente n'est pas un témoin très gênant...

- A-t-on demandé une rançon?

- Aucune demande de rançon n'a été faite... Agent Hamel, tentez d'en connaître davantage sur la disparue. Nous ferons une autre mise au point demain à 17 h. Je vous remercie. Allez vous reposer.

Florence et Hugo se levèrent. L'agent Hamel laissa passer Florence qui se dirigea vers la sortie. Il brûlait d'envie de l'inviter à aller prendre un verre, mais il se retint. Il craignait un autre refus. Florence rentra chez elle, après avoir acheté un repas de restauration rapide à emporter.

Le lendemain matin, Florence s'arrêta en chemin pour commander un café et un bagel au fromage à la crème qu'elle engloutit en chemin. Arrivée au poste de police, elle passa au vestiaire, puis déposa ses effets personnels dans son bureau. Elle se dirigea ensuite vers le bureau du sergent Malo, et se tint dans le cadre de porte.

- Bonjour, Florence, entrez. Nos services ont trouvé quatre Johnny Adani à Montréal, dont un vendeur d'uniformes de travail hospitaliers qui tient boutique sur la rue Saint-Hubert. Nous devrions commencer par lui. Nous devons être de retour pour 10 h 30, car nous avons rendez-vous avec Maria Murillo. Allons-y.

Les deux agents quittèrent la pièce et passèrent devant le bureau de Diane qui les salua discrètement. Ils montèrent dans une auto-patrouille. Florence conduisait.

- Direction Plaza Saint-Hubert. Passez par le boulevard Saint-Laurent, puis vous tournerez à droite sur la rue Beaubien. La boutique se trouve près de l'intersection des rues Saint-Hubert et Beaubien.

- Oui, chef.

À l'approche de la rue Saint-Hubert, Florence stationna la voiture, et les deux agents en sortirent. Ils marchèrent environ cent mètres et pénétrèrent dans la boutique *Aux beaux habits* sur Saint-Hubert. Une employée les accueillit en tentant de sourire, mais elle avait les yeux écarquillés. Elle balbutia quelques mots, mais le sergent Malo l'interrompit.

- Bonjour, madame, nous voulons voir Johnny Adani.

- Le patron? Il est pas là. Je suis seule dans la boutique.

- Pouvez-vous l'appeler et lui dire que nous aimerions le rencontrer?

L'employée hésitait.

- Tout de suite, je vous prie.

- Oui, monsieur.

La femme prit son cellulaire et appela son patron. Au début, elle parla en français puis changea rapidement pour l'italien. Au bout de deux minutes, elle mit fin à l'appel et se tourna vers les deux agents en s'efforçant de sourire.

- Johnny, euh..., Monsieur Adani dit qu'il sera là dans quinze minutes. Il est en route.

Voulez-vous un café en l'attendant? *Latte? Cappuccino? Espresso?*

- C'est bien aimable, madame, mais nous ne prendrons rien.

Quinze minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Florence regardait les habits et le sergent Malo discutait au téléphone. Soudain, la porte s'ouvrit et un homme entra.

- Johnny Adani? demanda le sergent Malo.

L'homme, visiblement nerveux, resta muet.

- Est-ce que vous vous appelez Johnny Adani? demanda de nouveau le policier sur un ton plus ferme.

- ...

- Répondez!

L'homme leva les mains en l'air.

- Non, s'il vous plaît, ne m'arrêtez pas, s'il vous plaît, j'ai des enfants, je...

- Répondez seulement à ma question, redemanda le sergent Malo, visiblement impatient.

- Je ne voulais pas. C'est elle qui a insisté, je ne voulais pas... J'ai des enfants, je ne veux pas aller en prison...

- Mais bon sens, arrêtez de parler et baissez les mains, dit le sergent Malo. Nous venons seulement vous interroger, mais je dois savoir si vous vous appelez bien Johnny Adani.

- Oui, monsieur, répondit l'homme, impressionné par le ton autoritaire de l'agent.

- Bien. Maintenant, monsieur Adani, êtes-vous allé au CHSLD Saint-Jacques, 3552 rue Saint-Hubert, le 29 janvier 2020?

- Oui, monsieur.

- Pourquoi?

- Quelques jours avant, j'ai reçu un appel, un numéro masqué. C'était une madame qui voulait acheter un habit de travail. Elle disait qu'elle ne pouvait pas se déplacer, et elle m'a demandé de venir livrer l'habit au CHSLD. J'ai dit que je ne faisais pas de livraison. Elle m'a proposé de payer beaucoup plus cher si j'acceptais, et j'ai accepté, mais je sais que c'est mal, et ne m'arrêtez pas, je vous en supplie...

Le sergent Malo leva la main pour interrompre de suite Johnny Adani.

- Qui est cette femme? Vous avez son nom?

- Non, elle a payé *cash* et j'ai pas fait de facture...

- Comment était-elle?

- Une madame de 60, 70 ans... Des cheveux noirs... On dirait qu'elle était pressée... Elle a

dit qu'elle devait retourner auprès de sa cliente...

- Où l'avez-vous rencontrée?

- Elle m'avait demandé de venir la voir dans la petite chapelle, au rez-de-jardin. Elle m'a dit qu'elle était une dame de compagnie et qu'elle voulait mettre un habit de proposée pour avoir l'air plus professionnel.

- Était-elle grande? Petite?

- Un peu plus petite que moi, comme ça.

Monsieur Adani indiquait une grandeur avec sa main.

- 5 pieds, 5 pieds 2 pouces?

- Environ.

- De quelle taille était l'habit?

- Médium.

- De quelle couleur?

- Beige.

- La femme avait-elle un signe particulier?

- Je n'ai pas remarqué...

- Autre chose, monsieur Adani?

- Non, je vois pas autre chose... Elle m'a donné l'argent et m'a demandé de partir... Oh, attendez! Elle avait des cheveux bizarres. On dirait qu'elle portait une... *Come se dice... A wig!*

- Une perruque! traduit l'employée de la boutique.

- Autre chose?

- Non...

- Monsieur Adani, où étiez-vous dans la nuit du 3 au 4 février?

L'homme se tut.

- Monsieur Adani?

Le patron regarda son employée.

- Chez Anita. J'ai dit à ma femme que je devais faire l'inventaire du magasin mais...

- Madame, vous confirmez?

L'employée confirma d'un signe de tête et baissa les yeux.

- Votre vie privée ne nous regarde pas, monsieur Adani. Voici ma carte. Si quoi que ce soit vous revenait en mémoire, appelez-moi. Dernière chose: pouvons-nous avoir exactement le même habit que vous avez vendu à la dame au CHSLD?

- Oui, bien sûr! Anita, *go get it!*

L'employée s'exécuta et mit un habit dans un sac qu'elle tendit à Florence. Cette dernière sortit de la boutique à la suite du sergent Malo. Les deux policiers s'installèrent dans la voiture-patrouille et roulèrent en direction du poste.

- Florence, cet après-midi, je vous demande d'apporter l'habit à notre équipe qui fait les entrevues. Dites aussi à l'équipe de fouiller la chapelle.

- Oui, sergent Malo.

À leur arrivée, Diane informa le sergent Malo qu'elle avait déjà installé Maria Murillo dans son bureau. Quand les deux agents entrèrent dans la pièce, la dame se leva. Après les présentations d'usage, les trois personnes s'assirent et le sergent Malo prit la parole :

- Madame Murillo, vous avez travaillé au CHSLD Saint-Jacques?

- Je travaillais au CHSLD Saint-Jacques depuis six ans, monsieur, six ans! Je connaissais madame Champigny. La pauvre dame, mon doux Jésus, c'est affreux, que Dieu ait son âme!

La dame, âgée d'une cinquantaine d'années et qui parlait avec un accent latino-américain, se mit à pleurer en faisant le signe de la croix. Florence lui tendit une boîte de mouchoirs.

- Merci, ma belle, merci.

Madame Murillo se moucha.

- Ça va aller, excusez-moi.

- Ne vous en faites pas, madame Murillo. Prenez votre temps.

- Mais il m'a forcée à démissionner!

- De qui parlez-vous?

- Monsieur Paquin! Je ne voulais pas partir, moi, mais j'avais pas le choix! Tout le monde me faisait la vie dure. J'ai accepté de signer le papier de démission, mais j'ai laissé tomber tout le monde, mes clients, les familles, et j'ai plus de travail!

Maria Murillo se remit à pleurer et se confondait en excuses. Florence lui mit la main sur l'épaule droite. Madame Murillo regarda Florence d'un air sérieux.

- Vous savez, certaines personnes ne devraient pas travailler dans les CHSLD.

- Que voulez-vous dire?

- Je l'ai vue serrer les bras de la pauvre madame Champigny, plusieurs fois! Je l'ai dit à l'infirmière-chef du troisième étage.

Les deux agents se regardèrent, se rappelant le rapport du docteur Jean Bilodeau mentionnant la présence d'ecchymoses sur le cadavre.

- La personne, vous avez son nom?

- Monique Gingras, la préposée qui a perdu sa *job*. Elle serrait les bras des patients, elle leur criait après, elle était pas gentille, et moi je le disais. J'ai pas la langue dans ma poche! Les préposées ont pas aimé ça et se sont mises toutes contre moi! Ils ont raconté des

mensonges sur moi à monsieur Paquin qui m'a dit que les conflits, c'était pas bon pour les résidents. Il m'a dit que je pourrais rester au CHSLD, en respectant des conditions, mais moi je savais que les filles allaient me faire la vie dure, alors j'ai démissionné.

- Plus tôt, vous avez dit que vous connaissiez madame Champigny. Avez-vous été sa dame de compagnie?

- Non, monsieur, mais chaque fois que je la voyais, je lui souriais. Je saluais tout le monde, j'adore m'occuper des personnes âgées.

- Connaissez-vous madame Dubé, la voisine qui a disparu?

- Madame Dubé a disparu? Oh non! C'est terrible! Je la connaissais un peu, comme tous les autres résidents, mais je crois qu'elle n'a pas de famille, je ne l'ai jamais vue avec des visiteurs. Je la voyais souvent tricoter sur sa chaise berçante.

- Auriez-vous autre chose à nous dire, madame Murillo?

- Non...

- Madame Murillo, je vous remercie infiniment. Je suis persuadé que vous faisiez un travail extraordinaire auprès des résidents. Si quoi que ce soit vous revenait en tête, veuillez m'appeler, je vous prie. Voici ma carte.

Le sergent Malo s'était levé, signe que l'entrevue était terminée.

- Merci, monsieur, merci.

- Agente Saint-Germain, auriez-vous la gentillesse de reconduire madame Murillo?

- Bien sûr. Venez, madame, suivez-moi.

- Merci, agente Saint-Germain.

Maria Murillo serra la main du sergent Malo et aussitôt des larmes réapparurent. Florence l'invita à venir dans son bureau. Elle lui offrit un café. La dame parla de ses enfants et de

ses petits-enfants en sortant des photos de son portefeuille. Par principe, Florence vérifia l'alibi de madame Murillo. Une demi-heure s'écoula, puis Florence raccompagna la dame jusqu'à la sortie du poste de police.

En après-midi, Florence partit au CHSLD rejoindre la dizaine de policiers qui travaillaient dans la salle polyvalente du centre, transformée en quartier général. On y avait installé le matériel informatique sur des tables pliantes. Habituellement, cet endroit servait de salle de spectacle, de salle de jeux ou accueillait des réunions de familles. Florence vit qu'Hugo n'était pas là. Elle apprit plus tard qu'il était au rez-de-chaussée en rencontre avec une travailleuse sociale. Vers 16 h, Florence avait terminé d'organiser les troupes et rentra au poste, et à 16 h 55, elle se dirigea vers le bureau du sergent Malo. Elle croisa l'agent Hugo Hamel dans le corridor qui la salua chaleureusement. La porte du bureau de leur chef était ouverte. Hugo laissa passer sa collègue. Sa galanterie plut à Florence.

- Asseyez-vous, jeunes gens. Commençons par Monique Gingras. Cette préposée aux bénéficiaires est une amie de la belle-soeur de Patrick Paquin. Il lui avait fait une faveur en l'engageant, lui évitant de passer par les rouages habituels, tout en sachant qu'elle avait eu un blâme à son ancien travail. Il m'a avoué avoir voulu la protéger, mais Monique Gingras a finalement été congédiée pour mauvais traitements. De plus, il a admis du bout des lèvres avoir fortement suggéré à Maria Murillo de donner sa démission pour éviter le trouble au CHSLD, ce qui explique le malaise que vous aviez ressenti chez lui, agente Saint-Germain, quand vous lui avez parlé d'elle. Monique Gingras n'est pas responsable de la mort de madame Champigny. Elle a un alibi en béton. Quant à l'aiguille à tricoter, le docteur Bilodeau est formel: elle pourrait être l'arme du crime. Et vous, agent Hamel, comment

avance votre enquête?

- Nous n'avons toujours pas de nouvelle de madame Dubé.

- Vous avez parlé à la travailleuse sociale?

- Oui. Elle s'appelle Marie-Claude Letarte.

- Qu'avez-vous appris?

Hugo sortit un calepin de notes.

- Madame Jeannine Dubé, 77 ans, habitait au CHSLD Saint-Jacques depuis environ trois ans. Elle y avait été placée par son neveu, qui habite en France. Il avait fait l'aller-retour pour venir s'occuper de sa tante. Il est le fils du frère aîné de madame, monsieur Armand Dubé, un ancien comédien de théâtre connu dans les années soixante au Québec. Madame Dubé, atteinte de démence, vivait seule dans un logement délabré et le neveu a fait les démarches nécessaires pour un placement en CHSLD.

- Avez-vous parlé au frère de madame?

- Il est malheureusement décédé l'an passé.

- Au neveu?

- Il n'y a plus de service au numéro outre-mer qu'il avait laissé à la travailleuse sociale il y a trois ans.

- Avez-vous son nom?

- Jean-François Trottier.

- Trottier? demanda Florence.

- Oui...

- C'est bizarre...

- Pourquoi? demanda Hugo.

- Son père s'appelle Armand Dubé...

- Excellent point, agente Saint-Germain. Autre chose, agent Hamel?

- Non.

- Avez-vous consulté les notes infirmières?

- Oui, sergent Malo. Personne ne venait visiter madame Dubé. Elle avait besoin d'aide pour manger, se laver, s'habiller, elle cherchait beaucoup ses mots, tenait des propos incohérents, faisait parfois de l'errance mais pas au point de devoir être *contentionnée*. Elle passait beaucoup de temps à tricoter. Voilà!

- Bon... C'est bien... Écoutez... Nous avons probablement l'arme du crime: une aiguille à tricoter. Nous avons éliminé trois suspects: Maria Murillo, Johnny Adani et Monique Gingras. La nuit porte conseil. Rendez-vous demain matin à mon bureau.

Le sergent Malo se leva, imité bientôt par ses adjoints. Hugo laissa passer Florence devant lui et la suivit dans le corridor. Le jeune homme prit son courage à deux mains et s'entendit dire:

- Florence?

- Oui? dit-elle en se retournant.

- Ça te dirait d'aller prendre un verre, ce soir?

- C'est gentil, mais je veux bien dormir...

- Juste un... Entre collègues, bien sûr... Ça ferait du bien...

Florence hésita longuement, balbutia, mais finit par accepter, disant que ça lui ferait peut-être du bien. Hugo, ravi, proposa un endroit et Florence acquiesça.

Vers 19 h 30, Florence trouva facilement un stationnement payant près du bistrot sur la rue

Saint-Laurent. Elle sortit de son auto et alla à la borne de paiement la plus proche. En marchant vers le bistrot, elle se surprit à ressentir des papillons dans le ventre. Elle ouvrit la porte et, à peine rentrée, elle aperçut Hugo qui lui faisait signe de la main. Elle lui sourit et alla à sa rencontre. Hugo se leva. Les deux agents se firent la bise et se rassirent.

- Ça va?

- Oui, ça va, et toi?

- Oui!

- C'est beau ici! Tu viens souvent?

- De temps en temps!

La conversation fut bientôt interrompue par la serveuse qui donna un menu à Florence.

Quand elle revint, Florence commanda une bière blonde et Hugo reprit une rousse. Les deux policiers trinquèrent à leur enquête.

- Pas toujours facile notre métier!

- Non, c'est vrai! L'an passé, j'avais été bouleversée par la jeune fille qui avait survécu à l'incendie du sous-sol de la maison brune.

- C'était ta première enquête, je crois?

- Oui!

Les deux agents se regardèrent dans les yeux et un certain malaise s'installa. Pour le rompre, Hugo lança sans réfléchir:

- Tu tricotes pour vrai?

- Hugo!

- Une question, comme ça!

- Oui, je tricote pour vrai! Ça me relaxe! Quand que je suis concentrée sur mon tricot, je

ne pense plus à rien d'autre. Tu devrais essayer!

Hugo éclata de rire. L'atmosphère se détendit.

- Moi, je fais du jogging pour me relaxer.

- C'est bien!

- Tu voudrais me faire des pantoufles?

- Hugo!

Florence éclata de rire à son tour.

- Je suis pas encore assez bonne pour faire des pantoufles. En ce moment, je fais le foulard du débutant.

-C'est quoi ça?

-De temps en temps, je prends un cours dans une boutique de laine sur la rue Mont-Royal. Je tricote un foulard en pratiquant tous les points. Au début, je tricotais le point mousse. C'est juste des mailles à l'endroit. C'est facile. Après, j'ai fait le point jersey endroit. Tu alternes des rangs de mailles à l'endroit et des rangs de mailles à l'envers, en commençant par les mailles à l'endroit. Après, j'ai fait le point jersey envers. Tu alternes, mais tu commences avec les mailles à l'envers. Après, j'ai fait le point de riz, le point de blé et le point de Godron. Au prochain cours, je vais faire...

Florence s'arrêta net de parler.

- Florence?

- ...

- Florence, ça va? T'as l'air bizarre!

- Hugo! Allons au poste!

- Quoi?

- Je veux aller au poste!

- Pourquoi?

- Je veux voir le tricot!

- Quel tricot?

- Notre pièce à conviction!

- Le tricot est au labo!

- Peux-tu appeler le labo pour leur dire que nous avons besoin de voir le tricot?

- Je n'ai pas cette autorité-là, Florence. Toi non plus. Y a juste le sergent Malo qui peut demander ça. Appelle-le!

Florence prit son cellulaire, mais hésita. Elle ne voulait pas déranger son chef, même s'il lui avait donné la permission de le joindre en tout temps.

- Je crois que c'est important...

- Appelle!

Florence se leva, se mit à l'écart et appela son chef.

- Tout va bien, Florence? demanda le sergent Malo qui avait reconnu le numéro sur son afficheur.

- Oui, sergent Malo. Je suis désolée de vous appeler ce soir, mais j'aurais besoin de voir le tricot, et l'agent Hamel me dit que vous seul avez l'autorité d'appeler le labo.

-Vous tenez une nouvelle piste, agente Saint-Germain?

- Oui, je crois.

- Vous aurez le tricot devant vous demain matin à mon bureau. Il n'y a personne au labo à cette heure-ci de toute façon.

- Oui.

Le sergent Malo raccrocha. Florence revint vers Hugo et le tint au courant de la conversation. Elle ne termina pas sa bière et s'excusa auprès de lui de mettre fin à la soirée abruptement, prétextant un besoin d'aller vérifier ses notes du cours de tricot.

- À demain, Hugo!

- À demain!

Tout en essayant de cacher sa déception, Hugo regarda Florence monter dans sa voiture et filer.

Le lendemain matin, Florence examinait le tricot attentivement dans le bureau du sergent Malo.

- Que voyez-vous, messieurs?

Les deux hommes se regardèrent.

- Euh... Un tricot? répondit timidement Hugo.

- Je vous avoue, agente Saint-Germain, ne pas m'y connaître en tricot, mais celui-ci me semble tout à fait en règle.

- Voilà! Ce tricot est tout à fait normal! Regardez! En plus, il est tricoté avec le point de Godron.

- C'est-à-dire?

- Quand on tricote le point de Godron, on doit enchaîner en boucle une séquence de trois rangs: un rang à l'endroit, un rang à l'envers, un rang à l'endroit, et ainsi de suite.

Tout en parlant, Florence montrait les différentes mailles sur le tricot.

- J'ai encore de la difficulté à faire les mailles à l'envers!

Florence s'interrompit en voyant des objets dans le fond du sac d'où on avait sorti le tricot.

- Regardez! Ce sont des pense-bêtes! Ils servent de marqueurs quand on tricote des points différents sur un même rang.

- Agente Saint-Germain, je ne vois toujours pas où vous voulez en venir...

- Sergent Malo, quand j'allais voir ma grand-mère atteinte d'Alzheimer au CHSLD, elle essayait de tricoter, mais vous auriez dû voir l'ouvrage! Les mailles étaient lousSES, des fils pendaient, il y avait des trous, bref elle ne pouvait plus tricoter. Regardez ce tricot! Il est parfaitement bien tricoté, et en plus avec le point de Godron, un point beaucoup plus complexe qu'un enchaînement de mailles à l'endroit. Comment une patiente démente arrive à faire un tel ouvrage?

Le sergent Malo ouvrit de grands yeux en regardant Florence. Les trois agents gardèrent le silence quelques instants, puis le chef reprit la parole :

- Agente Saint-Germain, contactez le médecin du CHSLD pour savoir si une patiente démente comme madame Dubé serait capable de tricoter le point de...

- Godron, point de Godron.

- Agent Hamel, contactez Jean-François Trottier. Allez voir Diane, ma secrétaire, elle vous donnera les coordonnées de notre contact en France.

- Oui, sergent Malo.

- Dernière chose: les caméras de surveillance montrent une employée qui sort du CHSLD dans la nuit du 3 au 4 février, vers 5 h 12, mais les policiers n'ont pas encore réussi à l'identifier. Elle porte un chapeau, un manteau, mais on voit clairement des pantalons d'un uniforme de travail. Elle mesure environ 5 pieds 2 pouces. Elle pourrait être la mystérieuse cliente de Johnny Adani. Habituellement, les employés sortent entre 7 h et 7 h 30 le matin, à la fin du quart de travail. Rendez-vous à 17 h à mon bureau.

À 17 h pile, Florence et Hugo attendaient devant la porte du bureau de leur chef qui arriva derrière eux. Il ouvrit la porte.

- Entrez.

Florence et Hugo prirent place.

- Agente Saint-Germain?

Florence jeta un regard rapide sur ses notes et commença:

- J'ai parlé à la docteure Isabelle Giguère, médecin de famille au CHSLD Saint-Jacques. Elle était étonnée d'apprendre que madame Dubé tricotait. Elle ne l'avait jamais remarqué, mais cela lui semblait insensé. Elle m'a dit qu'elle contacterait un confrère gérontopsychiatre, au CHUM, le docteur Marc Trudel, spécialiste des démences pour lui parler du cas. À ma demande, celui-ci m'a rappelée par la suite. Il m'a confirmé que les patients atteints de démence au même stade que celui de la maladie de madame Dubé sont atteints d'apraxie, c'est-à-dire d'un trouble de la réalisation des gestes, alors qu'ils ne présentent aucune pathologie musculaire. Les patients ne savent plus comment fonctionnent les objets. En plus d'apraxie, ils sont atteints d'aphasie, un trouble relié au langage, et d'agnosie, une difficulté à reconnaître les objets, les couleurs, alors que leur vision est tout à fait normale. Aphasie, apraxie et agnosie, les trois A de la maladie d'Alzheimer. Le docteur Trudel a fortement insisté pour examiner madame Dubé, un cas exceptionnel selon lui. Je lui ai expliqué que malheureusement, cette résidente était portée disparue...

- Un cas exceptionnel dites-vous... Agent Hamel?

- J'ai finalement réussi à avoir Jean-François Trottier au bout du fil. Il ne collaborait pas du

tout au début, disant se fichir de sa tante. Je lui ai fait comprendre qu'il s'adressait à la police et, peu à peu, il a parlé, jusqu'à m'avouer que madame Dubé n'était pas sa tante, mais bel et bien sa mère.

- Pardon?

- Oui, sa mère. Il a été placé en famille d'accueil à l'âge de huit ans par la DPJ.

- Pourquoi a-t-il menti au sujet de son identité?

- Il ne veut plus avoir aucun lien avec sa mère. Il est revenu au Canada pour la placer en CHSLD, après avoir reçu l'appel de la travailleuse sociale du quartier où résidait madame Dubé. Dans son appartement insalubre, la travailleuse sociale avait réussi à trouver les coordonnées du frère de madame, Armand Dubé, lui-même placé en CHSLD à l'époque, car il était atteint de la maladie d'Alzheimer aussi. La travailleuse sociale du CHSLD où résidait monsieur Dubé avait les coordonnées de Jean-François Trottier dans ses dossiers, et les a transmises à la travailleuse sociale qui s'occupait de madame Dubé. Trottier est le nom de famille du père d'accueil qui a finalement adopté le fils à l'âge de douze ans. Joint en France, monsieur Trottier avait accepté de faire un aller-retour pour venir placer sa mère à la condition qu'on inscrive « neveu » dans le dossier. Il a refusé toute manœuvre de réanimation et ne voulait pas être avisé en cas de décès.

- Pourquoi avait-il été placé en famille d'accueil?

- Monsieur Trottier est resté évasif à ce sujet. Il dit que cela lui est égal que cette femme soit portée disparue. Il a ajouté qu'elle a ce qu'elle mérite, et que la vie s'est chargée d'elle. Il désire qu'on le laisse tranquille.

- Mettez-le sur le premier avion en direction de Montréal.

Le lendemain après-midi, Jean-François Trottier, visiblement contrarié et anxieux, était assis face au sergent Malo. À sa droite se trouvaient Florence et, à sa gauche, l'agent Hamel.

Tous les quatre étaient assis autour d'une table ronde, dans le bureau du sergent Malo.

- Votre mère est possiblement morte à cette heure-ci.

- Bon débarras! Pour moi, cette folle est morte depuis longtemps!

Monsieur Trottier s'avança, déposa ses coudes sur la table, le menton appuyé sur ses mains jointes. Il faisait des efforts surhumains pour se contenir.

- Monsieur Trottier, pourquoi dites-vous cela? demanda le sergent Malo d'une voix douce.

- Si vous la connaissiez, vous diriez la même chose.

- Justement, Monsieur Trottier, nous ne la connaissons pas. Nous comptons sur vous pour nous la faire connaître et faire avancer notre enquête.

L'homme, âgé d'une quarantaine d'années, soupira.

- Monsieur Trottier, je vous en prie, demanda le sergent Malo d'une voix presque paternelle.

- C'est une folle, une sacrée cinglée!

- Elle vous a fait du mal?

- C'est une perverse qui a fait du mal à bien des gens!

- C'est pour ça que vous avez été placé en famille d'accueil?

Les yeux de Jean-François Trottier se mouillèrent. Il lutta pour ne pas pleurer, mais il éclata en sanglots en se cachant la tête dans ses mains. Il se ressaisit rapidement, renifla et regarda le sergent Malo dans les yeux.

- Monsieur Trottier, vous pouvez nous faire confiance.

- Je ne voulais plus parler de ces choses-là. C'est mort et enterré pour moi. J'ai refait ma vie. J'ai étudié, je suis devenu ingénieur, je travaille à Bordeaux en France, j'ai une petite

famille. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec ce monstre-là!

- Ce monstre?

- Le monstre s'est peut-être réveillé de nouveau...

- Que voulez-vous dire?

- Elle a toujours pesté contre la vie qui a été injuste avec elle, sous prétexte qu'elle n'a pas eu le sort qu'elle méritait. Elle a toujours dit qu'un jour elle se vengerait! Elle disait qu'elle voulait devenir une comédienne, mais que sa famille a toujours tout fait pour l'en empêcher! Que sa mère préférait son frère qui a pu étudier grâce à une vieille tante qui lui a payé ses études à Montréal. Elle disait qu'elle avait dû lâcher l'école pour aider sa mère, pendant que son frère, Armand Dubé, commençait sa carrière de comédien. Je ne sais pas si vous le connaissez. Il a eu un certain succès d'estime au théâtre dans les années soixante au Québec.

- Nous avons fait une petite recherche sur lui...

- Elle disait qu'elle avait plus de talent que lui et que, si elle avait été un homme, c'est elle qui serait devenue une célébrité. Elle disait qu'on était tous des objets du destin, du hasard, mais qu'un jour, c'est elle qui serait la grande maîtresse du jeu! Elle a fini par quitter la maison familiale, elle a fait 56 métiers, elle a même été prostituée, et elle m'a eu, un accident de travail, comme elle disait. J'ai jamais connu mon père. Un jour, quelqu'un gisait mort dans son lit, et elle m'a dit « je te présente ton père », puis elle a éclaté de rire. Des gens douteux sont venus chercher le corps. J'ai toujours cru que c'est elle qui l'avait tué.

- Pourquoi dites-vous cela?

- Je ne sais pas, une intuition... Elle est sadique...

Monsieur Trottier s'interrompt, les yeux remplis de larmes.

- Elle... Elle...

Il éclata en sanglots. Florence mit une main sur son épaule. Il releva la tête, se moucha et reprit.

- Elle avait inventé un jeu quand j'étais gamin. Elle m'obligeait à jouer, mais je ne voulais pas...

- Des jeux sexuels?

- Non, non, pas ça...

Monsieur Trottier renifla.

- On allait dans des parcs publics à Montréal. Ma mère me laissait jouer un peu tout en repérant les autres enfants, puis elle m'appelait. Je savais ce qu'elle voulait. Je faisais semblant de ne pas l'entendre, mais elle me criait après devant tout le monde. Je pleurais, je ne voulais pas venir. Elle se levait et venait me chercher de force. Je protestais. Personne ne disait rien. Elle m'emmenait m'asseoir à côté d'elle sur le banc.

Jean-François Trottier avait le regard lointain, soudainement projeté dans le passé, et dit :

- On va jouer à pile ou face...

- Ah non, je veux pas...

- Mais si, mais si... Tu aimes ça...

- Non, maman, je veux pas, une autre fois!

- Allez, je sais que tu aimes ça!

- Non!

- Arrête de pleurer! Les gens nous regardent!

- Je veux pas!

- Allons! On va s'amuser! Je sais que tu aimes ça! Alors regarde! Tu vois la petite fille en

rose qui joue dans la balançoire?

- Oui...

- Alors si c'est pile, tu vas la frapper.

- Tu vois le petit garçon qui est dans le carré de sable?

- Oui...

- Si c'est face, c'est lui que tu vas frapper. T'es prêt?

Monsieur Trottier regarda le sergent Malo dans les yeux.

- Ma mère sortait une pièce de monnaie de 25 cents de son portefeuille, puis une canne de saumon et une cuillère qu'elle déposait à côté d'elle sur le banc. C'était notre festin après le jeu.

Monsieur Trottier eut un haut le cœur et alla vomir dans la poubelle. Les trois policiers se regardèrent et comprirent à cet instant que la femme disparue n'était pas une victime, mais la meurtrière, sortie du CHSLD le 4 février 2020 à 5 h 12, vêtue de l'habit de travail acheté à Johnny Adani. Jeannine Dubé n'était pas une pauvre femme démente vivant en CHSLD depuis trois ans, mais bien une psychopathe doublée d'une comédienne de brio. La voisine de la chambre 319 ne pouvait pas réaliser sa chance...